

## Un journal de deuil : M<sup>me</sup> de Genlis, 1788.

La perte d'un être cher appelle un discours de consolation : cette consolation vient en général des proches, eux-mêmes éprouvés, ou de directeurs spirituels, et elle est l'occasion de réflexions sur la vie et la mort. La consolation est un genre « moral » classique, illustré en particulier par Plutarque et Sénèque. À partir de quel moment cette relation de consolation a-t-elle pu être intériorisée dans l'écriture ? Quand s'est-on mis à s'écrire à soi-même pour se consoler, c'est-à-dire à tenir un *journal de deuil* ? Et cette intériorisation ne change-t-elle pas radicalement la donne, puisque le journal va faire entendre, à côté de la voix qui console, la voix de ce qui reste inconsolé ou même inconsolable ? Dans la « consolation » classique, le surmoi consolant avait seul la parole : il se contentait d'évoquer les résistances possibles de la personne endeuillée pour toujours finir par les supposer vaincues. Le journal de deuil, lui, organise un dialogue réel entre la plainte et la consolation : l'issue en est incertaine, la forme « journal » laisse son rôle à jouer au temps. Et du côté de la plainte elle-même, d'autres traditions littéraires vont se trouver mobilisées : celle de la poésie lyrique, celle du monologue dramatique.

Je voudrais ici présenter et donner à lire le premier journal de deuil que j'ai rencontré au cours de mes recherches sur les *Origines du journal personnel (France 1750-1815)*<sup>1</sup>. Ce bref journal, tenu en 1788 par M<sup>me</sup> de Genlis, n'est certainement pas le premier en soi, les recherches en archives en feront sans doute apparaître d'autres. Mais il participe à ce grand mouvement de personnalisation de la pratique du journal qui se manifeste en France à partir des années 1760.

Dans un chapitre sur « Le panoptique de M<sup>me</sup> de Genlis », j'avais analysé les stratégies de pouvoir de M<sup>me</sup> de Genlis et l'usage qu'elle avait fait du journal comme technique de contrôle de ses élèves et de leurs précepteurs. Je m'étais bien sûr demandé si, virtuose du journal d'éducation, M<sup>me</sup> de Genlis n'avait pas tenu par ailleurs un journal personnel ? – Oui, semblait-il, ou plutôt des journaux personnels épisodiques. Le problème est que nous n'avons pas accès à ces journaux, presque tous jalousement conservés dans des archives familiales (archives Valence). Dans sa biographie<sup>2</sup>, Gabriel de Broglie, seul à les avoir vus, parle d'un carnet relié, datant de 1765, intitulé *Confessions d'une mère de vingt ans*, et de deux carnets de journaux. Le premier, selon lui, aurait été commencé en 1756 (à l'âge de dix ans), il a pour titre : « Mes rêveries ou journal de mes pensées », et il se continue, à la page 56, par un « Nouveau Journal commencé au Palais Royal le 1<sup>er</sup> avril 1774 ». Gabriel de Broglie donne un fac-similé du début de ce « Nouveau journal »<sup>3</sup>, où il apparaît que M<sup>me</sup> de Genlis vient de discontinuer son journal pendant huit ans, ce qui suggère que le premier début pourrait dater de 1766 plutôt que de 1756. Voici ma transcription du second début :

Nouveau journal commencé au Palais Royal ~~en mars~~ le 1<sup>er</sup> avril 1774

J'ai laissé ce journal pendant huit ans et je le reprends aujourd'hui. Pendant cet espace il s'est fait une telle révolution dans mes idées, dans mon esprit, dans mon caractère, et dans ma vie, que je suis presque devenue une autre personne. Suis-je plus heureuse, plus libre, plus parfaite, plus aimable ? Non. Je suis moins gaie, moins naturelle et moins paisible. J'ai perdu beaucoup d'illusions et j'ai acquis de bonnes et de xxxxx lumières ;

<sup>1</sup> Ce texte a été publié dans *Orages. Littérature et culture 1760-1830*, n° 12, mars 2013, p. 191-206.

<sup>2</sup> Gabriel de Broglie, *Madame de Genlis*, Librairie académique Perrin, 1985, p. 499 (« Sources inédites »).

<sup>3</sup> *Op. cit.*, p. 82.

mes idées se sont étendues, mon imagination s'est refroidie, j'observe, je juge, je réfléchis, il n'y a jamais plus de rire.

Un second carnet couvrirait les années 1775-1776. Peut-être a-t-il existé des carnets pour les années suivantes. Les citations que fait Gabriel de Broglie de ces deux carnets suggèrent qu'il s'agit plus d'un journal-chronique que d'un journal de vie intérieure : tout cela reste pour nous conjectural, faute d'accès au texte.

Mais la Bibliothèque de l'Arsenal possède, de son côté, deux journaux de M<sup>me</sup> de Genlis. Le premier (Ms 15265), très factuel, appartient à la filière « éducation », et contient, de 1776 à 1778, des repérages de tableaux, de cabinets de sciences naturelles, etc., puis, de 1785 à 1790, des notes sur les visites qu'elle a faites avec les jeunes princes ses élèves. On le lit sans scrupule. Il n'en est pas de même pour le second journal (Ms 15043), acquis dans une vente à Drouot en 1976. Il est bien défendu contre la curiosité. Au XIX<sup>e</sup> siècle, il a été placé à l'intérieur d'une boîte double, composée de la boîte et d'une couverture mobile, au dos de laquelle il est marqué : « Madame de Genlis. MS ». À l'intérieur de ce coffrage, on trouve le carnet lui-même : reliure et couverture carton, avec trois petits passants pour la fermeture par un crayon. C'est un objet manufacturé, un article de papeterie fantaisie : dos et bande extérieure rouge, couverture d'un jaune vert passé. Pas de suscription. J'ouvre. Pas de titre. Sur les quarante folios, seulement dix ont été utilisés, tout le reste est blanc. On y trouve un journal tenu dix jours, du 23 janvier au 1<sup>er</sup> février 1788, qui s'arrête au milieu d'une phrase. Il a dû être conservé par son auteure puisqu'on voit écrit à la fin, d'une plus grosse écriture : « Fragm<sup>t</sup> de moi fait à Bellechasse après la mort de ma fille aînée – Ce 3 mai 1826. D. c<sup>tesse</sup> de Genlis ».

Au début de ce carnet, M<sup>me</sup> de Genlis dit reprendre l'écriture pour la première fois depuis la mort de sa fille (Caroline, morte en couches le 9 décembre 1786). Depuis plus d'un an, elle n'avait donc pu se résoudre à épancher sa douleur dans ce petit livre blanc qui, semble-t-il, avait été acquis ou préparé pour cela. On peut, par hypothèse, établir un lien entre cette difficulté à commencer, explicite, et la brusque interruption au milieu d'une phrase, dix jours plus tard. Ce petit bout de journal n'a rien d'une chronique de vie quotidienne, c'est un journal intime de deuil et de prière. Il est adressé tantôt à sa fille, tantôt à Dieu, et il comprend un certain nombre d'examens de conscience, sur ses défauts (en particulier son orgueil), des méditations sur son projet de se retirer du monde, mais seulement quand son travail pédagogique et son œuvre publiée auront atteint leur terme et leur but. Émergeant d'une année de silence, tenu avec soin pendant dix jours comme un exercice spirituel et une composition littéraire, puis retombant brusquement dans le silence, ce journal témoigne de manière pathétique de l'intensité et de la difficulté de ce travail de deuil. On est aussi ému et troublé par l'inscription elliptique marquant 38 ans plus tard les retrouvailles avec ce « fragment de moi », signe de propriété, certes, mais aussi renouvellement du deuil. Elle écrit en effet : « ... la mort de ma fille aînée » parce que, comme en 1788, il lui serait trop douloureux d'inscrire le nom de Caroline.

Sans doute faut-il donner quelques éléments de contexte pour comprendre ce journal de deuil. Voici le passage des *Mémoires*, écrit dans les années 1820, où elle raconte la mort de sa fille et ses réactions. On pourra trouver étranges la dernière « plaisanterie » de Caroline et l'admiration qu'elle inspire à sa mère. L'important est la manière dont M<sup>me</sup> de Genlis « prend sur elle » pour résister à l'accablement : la vie continue, mais rien n'atténue le deuil.

À cette époque j'éprouvai le plus grand malheur de ma vie : je perdis ma fille aînée en couches à vingt et un ans. Après avoir passé cinq ans dans le plus grand monde, sans guide, sans mentor, avec une éclatante beauté, des talents ravissants, l'esprit le plus distingué, et sans avoir jamais donné lieu à la plus légère médisance contre elle, elle était aussi universellement aimée que si elle n'eût été que bonne et médiocre ; avec une gaité charmante, elle avait la raison d'une personne de quarante ans. Elle mourut, comme elle avait vécu, avec le calme et la piété d'un ange ; j'allai la veiller les trois dernières nuits de son existence, elle expira dans mes bras : une heure et demie avant elle avait perdu la parole et la connaissance, cependant elle me serrait encore la main ; on voulut lui donner des gouttes d'éther, elle se rappela machinalement que je craignais cette odeur, car elle repoussa la cuiller en me regardant. Malgré ma douleur, dont ma santé se ressentait cruellement, trois jours après sa mort, je recommençai à donner les leçons à mes élèves. M. de Loewestine<sup>4</sup> m'apporta le surlendemain de petites tablettes, qu'elle portait toujours dans sa poche ; il y avait deux ou trois pages de son écriture, les deux dernières écrites peu de jours avant sa malheureuse couche. En voici une qui fera connaître son caractère et le genre de son esprit naturellement disposé à la plaisanterie.

Elle avait formé une colonne au haut de laquelle elle avait écrit ce titre : *Calcul des infidélités de mon mari pendant les cinq années de notre mariage*. Elle les comptait, année par année ; ensuite elle mettait le total, qui se montait à vingt et un. Après cela elle disait : *Voyons un peu les miennes*. Elle avait mis zéro à chaque année ; ce qui était terminé par ces paroles : *Total, satisfaction*. Et elle aimait véritablement son mari ! Il y a dans cette plaisanterie une grâce, une pureté, une véritable philosophie, qui ont quelque chose de sublime. Elle fut regrettée dans la société, comme je n'ai vu aucune jeune personne l'être. Je n'oublierai point que le roi même en fut douloureusement frappé ; il mit ses deux mains sur ses yeux en s'écriant : « C'est affreux ! » C'est d'elle que la reine avait dit qu'elle avait le visage de Vénus et la taille de Diane. Ce mot était joli parce qu'il la peignait réellement.

Le chagrin altéra tellement ma santé, que les médecins m'ordonnèrent d'aller à Spa ; mais je ne le voulus pas, pour ne point quitter mes élèves : alors M. le duc et madame la duchesse d'Orléans, que je nomme ainsi parce que le grand-père de mes élèves était mort, décidèrent qu'ils iraient avec moi et tous les enfants. Je fus touchée, comme je devais l'être, de cette preuve d'amitié et de bonté. Le voyage de Spa fut fort brillant.<sup>5</sup>

Pendant tout ce temps, le petit carnet vierge, acheté pour cette occasion, a attendu son heure. M<sup>me</sup> de Genlis continue à remplir abondamment, comme si de rien n'était, ses autres journaux, ceux de la vie quotidienne de ses élèves, de ses sorties et voyages. Ce carnet-là est comme une crypte, qui attend d'être visitée. Le cours souterrain de ses pensées a trouvé d'abord une autre issue. Au cours de cette première année de deuil (1787), elle termine et publie un ouvrage intitulé *La Religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie*. Elle y stigmatise l'impuissance de la philosophie à donner une base solide aux différentes vertus et ne s'étonne pas que « tant de philosophes anciens et modernes aient fait l'apologie du suicide ». Et elle en arrive enfin à supposer le discours que la Religion peut tenir au « cœur déchiré qui regrette l'objet de sa plus tendre affection » :

[...] Non, sans la Religion, il est des maux qui jetteraient inévitablement l'âme sensible dans cet horrible abattement qui conduit au suicide. Quel empire peut avoir la philosophie sur un cœur déchiré qui regrette l'objet de sa plus tendre affection ! que

---

<sup>4</sup> Charles-Alexis, marquis de Loewestine ou La Woestine, né en 1759, époux de Caroline-Charlotte-Jeanne-Séraphine Brûlard de Genlis depuis 1780.

<sup>5</sup> *Mémoires de Mme de Genlis sur la cour, la ville et les salons de Paris*, publiés avec le concours de Madame Georgette Ducrest, Paris, G. Barba, 1868, p. 85 (1<sup>ère</sup> édition en 1825).

peuvent même alors les soins de l'amitié dans ces affreux moments où l'on n'éprouve que le sentiment de sa perte ! Les vaines exhortations des hommes préserveraient du désespoir !... Ah ! pour me soumettre, il me faut, non des conseils frivoles, mais un ordre souverain : il faut que Dieu lui-même daigne me fortifier, me soutenir ; de moindres consolations seraient trop faibles pour de telles douleurs. C'est surtout lorsqu'elle parle à l'infortuné que la Religion est sublime : loin de lui défendre des regrets légitimes, elle les approuve et les sanctifie. « Garde-toi, lui dit-elle, d'oser murmurer contre les décrets sacrés, que ta raison ne saurait comprendre. Mais pleure, tu le peux : porte au pied des autels une douleur soumise ; et celui qui joint à la toute-puissance la justice suprême, l'immuable bonté, deviendra lui-même ton appui, ton consolateur ; tes larmes, versées dans son sein paternel, ne seront point infructueuses, il en adoucira l'amertume. Les hommes ne t'offriront qu'une pitié stérile et passagère ; si ta douleur est durable, ils finiront par la considérer avec indifférence, ils ne plaignent que les maux violents et momentanés, le temps détruit en eux la plus juste compassion ; mais Dieu, dans tous les instants, père compatissant, ami tendre de ceux qui lui sont fidèles, leur prodigue ses bienfaits, et proportionne au besoin qu'ils en ont les secours qu'il leur accorde. »

Et c'est ainsi que dans les peines qui déchirent l'âme, la résignation n'est possible, et même raisonnable, que lorsque la Religion l'inspire.<sup>6</sup>

Par rapport à l'épure abstraite du discours de consolation tenu par la Religion, le journal qu'on va lire développe une mélodie plus compliquée. Deux thèmes sont entrelacés.

D'un côté la douleur du deuil, exprimée dans un discours lyrique qui s'adresse directement à la morte (23, 26 et 30 janvier) ou dans une prière qui s'adresse à Dieu, soit pour accepter la consolation qu'il dispense (27 janvier), soit pour lui demander la survie de ceux qui lui restent (29 janvier et 1<sup>er</sup> février). Au ton théâtral du début (elle commence par une citation de Corneille : « Ô vous à ma douleur objet terrible et tendre » – *La Mort de Pompée*, V, 1) succède vite un lyrisme plus naturel. Il est difficile de poser sa voix dans le vide. On comprend ensuite que l'apostrophe, qui chez Corneille associait la douleur du deuil au désir de vengeance, sert ici à M<sup>me</sup> de Genlis à exprimer la peur que lui inspire ce cahier gardé vide pendant plus d'un an, devenu une sorte de cénotaphe qu'elle hésite à venir habiter : « Je veux tous les soirs contempler ce cher et funeste objet ». Autant l'examen de conscience et la prière reposent sur une adresse à Dieu dont un croyant a l'habitude, et dont il entend le retour, autant l'effusion du deuil se heurte à un silence difficile à supporter. Il faut arriver peu à peu à baisser d'un ton l'élan lyrique, à retrouver le discours familier, et alors c'est déchirant. C'est à ce bref apprentissage que nous assistons. Le 26 janvier, la douleur enfin s'exprime : « Je ne te verrai plus ! Cette porte de ma chambre ne s'ouvrira jamais pour toi ! » – ce qui nous rappelle le Hugo des *Contemplations* (« ... Et que je vais la voir entrer par cette porte. »). Même dépouillement de ton et simplicité dans l'entrée du 30 janvier consacrée à la petite Églantine<sup>7</sup>.

De l'autre côté, ce journal de deuil, qui la fait descendre au plus profond d'elle-même, est l'occasion d'une série d'examen de conscience, de résolutions et de prières. L'articulation des deux thèmes est indiquée à la fin de la première entrée et repris au début de la seconde : comment, ayant eu une fille si vertueuse, peut-elle l'être si peu ? L'entrée du 24 janvier donne d'emblée l'enchaînement thématique sur lequel elle va exécuter, les 25, 28, 29, 31 janvier et 1<sup>er</sup> février, une série de variations : confession de

<sup>6</sup> *La Religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie*, par M<sup>me</sup> la comtesse de Genlis, nouvelle édition augmentée de quelques notes, Paris, Maradan, 1816 (1<sup>ère</sup> édition en 1787), p. 285-286.

<sup>7</sup> Églantine de Loewestine (1782-1793), fille aînée de la défunte.

ses fautes, mais affirmation d'intentions excellentes ; projet, dès que sa carrière de pédagogue et de missionnaire sera accomplie, de se retirer du monde pour développer ses vertus ; plaider auprès de Dieu et prière. Les variations vont la faire glisser peu à peu de la contrition à l'affirmation de soi. Dès le 25 janvier, le monde est responsable de ses fautes. Le 28 janvier, au plaider devant Dieu, pour excuser ses imperfections, s'ajoute un plaider devant les hommes, qui pourraient la soupçonner « d'exagération et peut-être d'hypocrisie ». Le 31, enfin, elle affirme résolument la mission dont Dieu l'a chargée, d'« humilier les impies », elle souligne sa position de martyr : « Je m'expose volontiers pour vous, ô mon Dieu, à la haine des méchants », et développe son plaider face aux accusations dont elle est l'objet : « je n'attaque qu'à découvert et pour les seuls intérêts de la religion ». L'entrée du 1<sup>er</sup> février revient au deuil en tissant un nouveau lien (un peu contradictoire) entre les deux thèmes : pourquoi s'attacher à des créatures terrestres, si imparfaites – mais, malgré cela, quelle douleur de les perdre...

Le discours de M<sup>me</sup> de Genlis est régulièrement étayé par des citations de l'Ancien Testament (David, Isaïe, Ezéchiel, Jonas), et chaque entrée est composée avec soin. Cela rend encore plus étonnante l'interruption brutale de l'entrée du 1<sup>er</sup> février, et du journal lui-même, au milieu d'une phrase. Avait-elle le sentiment d'avoir, en quelques jours, fait le tour de sa vie actuelle ? Elle aurait pu achever l'entrée, et conclure. A-t-elle été prise d'embarras, au seuil d'un développement imprudemment amorcé sur l'amour ? A-t-elle été submergée par la douleur devant ces pages blanches qui ne répondent jamais ? Nous n'en saurons rien. La crypte, après une brève habitation, a été abandonnée. Revisitée 38 ans plus tard, elle sera devenue « fragment de moi ».

Voici le texte de ce fragment. Orthographe et ponctuation ont été modernisées.

\*

23 j<sup>er</sup> 1788

Ô vous à ma douleur objet terrible et tendre !.....

---

Il y a aujourd'hui treize mois et quatre jours que je te pleure !... Quelles nuits affreuses durant ce temps !... Jusqu'ici je n'ai pu ni toucher ni regarder ce livre ! Je voulais t'écarter de ma pensée... Combien profondément tu étais dans mon cœur ! Tu presseras éternellement ce cœur déchiré, oui, jusqu'à son dernier soupir.

Maintenant que ma santé s'est raffermie, je veux m'occuper de toi, je veux te parler ! Infortunée que je suis, tu ne me répondras plus !.....

---

Insensés malheureux qui ne croyez point à l'immortalité de l'âme, que je vous plains !..... Du moins elle m'entend..... La plus noble partie d'elle-même existe !.....

Méditation ! et résignation !

Dieu, la mort, et l'éternité !

Ô comment ne mépriserais-je pas la vie !...

Puisqu'enfin j'ai acquis la force d'ouvrir ce livre, je veux tous les soirs contempler ce cher et funeste objet.....

méditer ; et déposer sur ce papier quelques pensées. – Du haut du ciel veille sur ta malheureuse mère, je te donnai des vertus, obtiens-moi ces dons précieux que je cultivai dans ton cœur.....

23 jan<sup>er</sup>

24 jan<sup>er</sup>

Avec un tel souvenir, comment ne suis-je pas meilleure !... Que je suis faible, légère, imparfaite..... Le monde me distrait et m'entraîne. On n'a son propre caractère que loin des hommes et du tumulte. Ô que ne suis-je dans une profonde retraite seule avec Dieu et ce livre !

Jusqu'ici je n'ai vécu que pour les autres, mon Dieu faites que le reste de ma vie soit pour vous ; que j'achève dignement ce que j'ai commencé et qu'ensuite oubliée du monde j'en sois à jamais séparée. Faites que je souhaite cet oubli, que je suis loin de désirer encore. Éteignez dans mon cœur tout mouvement de vaine gloire. Je puis vous dire avec quelque joie : *Seigneur mes intentions ne vous sont point cachées* (a) [(a) David<sup>8</sup>] oui vous savez que si je le pouvais, je ne balancerais point dès cet instant à tout quitter pour vous et que je ferais ce sacrifice aussitôt que j'en aurais la possibilité : mais je n'avancerai dans la vertu que lorsque j'aurai entièrement quitté le monde. Mon Dieu, prolongez assez ma carrière pour que je puisse avant de mourir vous consacrer sans aucun partage, quelques années d'une vie si remplie de fautes et d'offenses envers vous. Que ma foi, mon amour sincère, ma confiance en votre bonté suprême m'obtiennent cette grâce. Mon Dieu, je connais toute l'étendue de mes fautes, mes offenses sont innombrables, mais je vous ai toujours aimé, la religion fut toujours pour moi et respectable et chère, depuis que je me connais je n'ai jamais passé un seul jour sans vous prier et sans vous adorer. Cette pensée me rassure et me console, puisque vous ne vous êtes jamais éloigné entièrement de ce cœur si chancelant et si faible, j'ose croire que vous l'avez formé pour vous et qu'un jour vous le posséderez sans partage. Hélas je ne mérite par mes actions que votre indignation et votre colère, mais je vous aime et votre miséricorde est infinie !...

25 jan<sup>er</sup>

Combien de fautes encore j'ai fait dans cette journée ! – Mon Dieu que je retire au moins de cet excès de faiblesse et d'inconséquence, un grand avantage, celui de me corriger entièrement de l'orgueil. Qui sera humble, qui doit avoir de l'indulgence pour les autres si ce n'est moi ! Et je critique, je blâme, je m'indigne ! Que je suis ridiculement coupable quand je me livre à la médisance !... Je suis plus condamnable qu'une autre quand je m'écarte de la bonne voie : j'aime et du fond du cœur, l'innocence et la vertu, je vous

<sup>8</sup> Sans doute souvenir du psaume xxxvii, verset 9, qui donne, dans la traduction de Lemaître de Sacy : « Seigneur vous voyez où tendent tous mes désirs, et le gémissement de mon âme ne vous est point caché ».

adore, ô mon créateur, je crois fermement aux vérités éternelles que vous nous avez révélées, enfin *vous m'avez même inspiré en secret la connaissance de votre sagesse* (a) [(a) David<sup>9</sup>]. Combien de fois n'avez-vous pas daigné éclairer mon esprit, et parler à mon cœur, d'où vient donc ma conduite, est-elle si peu d'accord avec mes sentiments et ma croyance ?... *On ne peut servir deux maîtres à la fois*<sup>10</sup>, vous l'avez dit, Seigneur, il faut choisir entre le monde et vous.... Quand l'impiété osa vous demander un miracle, vous répondîtes, Seigneur, que des prodiges ne pouvaient changer des mœurs : quelle vérité, quel sens profond dans cette réponse. Ma croyance est inébranlable, mon amour pour vous est vif et sincère, et cependant je vous oublie et je vous offense mille fois dans un jour ! – Comment donc des prodiges pourraient-ils influencer sur les actions des cœurs corrompus par une longue habitude d'impiété ? C'est votre grâce seule qui peut nous affermir dans le bien. J'ai beau voir distinctement la vérité, j'ai beau connaître la route que je dois suivre, je m'en éloignerai toujours si votre grâce ne me guide et ne me soutient, et sans elle, les seules lumières de l'esprit ne peuvent servir qu'à mesurer la profondeur de l'abîme où nous précipitent les passions. Mon Dieu, daignez donc m'accorder ce don précieux, hélas, daignez me rendre digne de l'obtenir.

26

Touchante image, céleste figure ! ô toi dont il m'est impossible encore de tracer le nom chéri..... Je pleure sur moi-même et non sur toi : ta vie fut semblable à un beau jour de printemps : jour pur et sans nuages ! Nul orage ne troubla dans ton âme cette douce sérénité, compagne de l'innocence, nulle erreur dangereuse ne séduisit ta raison, tu ne connus que des illusions qui rendent les sentiments légitimes, plus vifs et plus tendres, et la vie plus fortunée. Tu n'éprouvas que des passions vertueuses. La triste expérience ne pouvait te perfectionner et le sort ne permit pas qu'elle te ravît ce qu'elle enlève inévitablement avec le temps : la plus grande partie de notre bonheur.

Comme une fleur rare et précieuse cultivée avec soin tu n'as paru que pour montrer tout ce que la nature peut offrir de charmes et d'attraits réunis ; tu n'as vécu que pour goûter délicieusement tout ce que la vie peut procurer de jouissances innocentes et pures.....

Cependant..... Ô pensée profondément accablante ! je ne te verrai plus ! Cette porte de ma chambre ne s'ouvrira jamais pour toi ! Les moments de joie qui me sont destinés, ne seront jamais partagés avec toi !..... je ne te verrai plus !.... non, mais je te rejoindrai !

---

 Ce 27

*Dans la douleur profonde dont mon âme a été saisie, je me suis souvenu de vous, Seigneur, que ma prière monte jusqu'à vous, jusqu'à votre temple saint ! – Jonas<sup>11</sup> !*

Oui, mon Dieu, je n'ai trouvé, et l'on ne doit chercher de consolation qu'en vous seul. Je vous parlais, vous me répondiez, car vous écoutez toujours avec une bonté paternelle le cœur gémissant qui s'adresse à vous... Vous me disiez : *Le juste a été enlevé pour être délivré des maux du siècle !* Isaïe<sup>12</sup>, parole qui dit tout, parole plus consolante que tous les vains préceptes de la philosophie. Je répétais : elle est heureuse ! Elle est récompensée ; sans avoir subi d'épreuves elle est à l'abri des dangers et des maux qui nous assigent ;

---

<sup>9</sup> Psaume L, 7.

<sup>10</sup> Luc, XVI, 13.

<sup>11</sup> Jonas II, 8.

<sup>12</sup> Isaïe LVII, 1.

elle est au port, sans avoir éprouvé le tourment de lutter contre la tempête..... et ces pensées répandaient un baume salubre sur les blessures de mon cœur !

La philosophie ne cherche à consoler qu'en flattant la vanité ! Eh, quel empire peut avoir la vanité sur une âme pénétrée de douleur ! Que m'importe de passer pour stoïque, d'être admirée pour mon courage quand je me meurs, quand je succombe à mes maux : mais vous, mon Dieu, vous parlez au cœur ainsi qu'à la raison. *J'ai crié au Seigneur dans le fort de mon affliction et il m'a exaucé. J'ai crié au fond du tombeau, et vous avez entendu ma voix – Jonas*<sup>13</sup>.

## Ce 28

Mon Dieu, je ne suis bien, mon âme n'est paisible et pleinement satisfaite que lorsque je m'entretiens avec vous. Je sens qu'avec les lumières que vous m'avez données je suis inexcusable de ne pas mieux me conduire, d'être si faible, si légère, si frivole ; je sens que je suis la plus imparfaite des créatures, cependant j'aime à penser que vous lisez dans mon cœur. Vous voyez du moins qu'il est sensible, plein de respect, de zèle, de reconnaissance et d'amour pour vous ; vous voyez que ces résolutions sont sincères, et que je ne médite jamais le mal – je m'y laisse entraîner, mais je le hais et je m'en repens. Mes sentiments valent mieux que mes actions, et vous voyez tous mes sentiments. Quel ami que celui qui ne saurait jamais douter un moment de sa sincérité, quand elle est réelle, auprès de qui toute pensée vertueuse est un mérite, qui tient compte de toutes les résolutions, et de tous les projets honnêtes ; qui pardonne tout au repentir ; qui est l'assemblage unique de toutes les perfections, qui peut tout et qui récompense sans mesure ceux qu'il aime ! Vous seul, mon Dieu, êtes cet ami : ah ! quand serai-je entièrement à vous ? J'y serais dès cet instant si j'avais la possibilité de quitter le monde. Quand serai-je dans cette profonde solitude après laquelle j'aspire ; quand pourrai-je rejeter loin de moi tous les vains ornements du luxe, et dans la pauvreté volontaire qui me sera si douce, et sous l'humble habit que je suis destiné, passer ma vie à vous prier et à servir *l'humanité souffrante* ? Quelle consolation pour moi d'être certaine que ces pensées vous plaisent, parce que vous en voyez toute la vérité. Si je détaillais tous mes projets aux hommes, ils pourraient me soupçonner d'exagération et peut-être d'hypocrisie, mes discours et ma conduite annoncent si peu de tels desseins ! Mais vous, ô mon Dieu, vous êtes dans mon cœur, et vous lui rendez justice. Que ne suis-je dans cet heureux temps, dont je me fais une si ravissante idée !

*Je me réjouirai avec une effusion de joie dans le Seigneur, et mon âme sera ravie d'allégresse dans mon Dieu parce qu'il m'a revêtue des vêtements du salut, et qu'il m'a parée des ornements de la justice, comme un époux qui a la couronne sur la tête, et comme une épouse parée de toutes ses pierreries. Isaïe*<sup>14</sup>.

Quand pourrai-je vous adresser ces paroles ! Mon bonheur ne sera troublé alors que par le souvenir de mes fautes, mais on les expie en les pleurant, ces larmes sont douces, elles vous plaisent, elles purifient l'âme.

*Je repasserai devant vous toutes les années de ma vie, dans l'amertume de mon cœur. Ezechiel*<sup>15</sup>.

---

<sup>13</sup> Jonas II, 3.

<sup>14</sup> Isaïe, LVI, 10.

<sup>15</sup> Cantique d'Ezechias, Isaïe XXXVIII, 15.

## Ce 29

*Seigneur, écoutez ma voix, rendez s'il vous plait vos oreilles attentives à ma prière. David*<sup>16</sup>. Conservez-moi les objets de mon attachement, vous le savez, je veux bien renoncer à la douceur de leur société, je veux bien les quitter tous pour vous, mais ô mon Dieu qu'ils vivent, qu'ils poursuivent une carrière longue, tranquille et vertueuse, que les uns reviennent à la religion pour ne plus s'en éloigner, que les autres persévèrent, et se perfectionnent dans le bien et dans la piété ; faites que j'achève dignement ce que j'ai commencé, que tous mes élèves chérissent à jamais la religion et la vertu, et qu'ils donnent des exemples qui puissent contribuer à ramener le goût des bonnes mœurs. Faites-moi la grâce de pouvoir établir pour son bonheur l'enfant que j'ai adoptée, et d'achever l'éducation de mon Églantine. Répandez vos dons et vos bénédictions sur tous ces enfants qui me sont si chers, et sur tout ce que j'aime ; faites-moi la grâce de vivre assez pour finir tous les ouvrages utiles que j'ai le projet de faire. Daignez m'inspirer dans la composition de ces ouvrages. Enfin donnez-moi les vertus qui me manquent et les grâces nécessaires pour commencer dès à présent et continuer jusqu'à ma mort une pénitence qui puisse expier toutes mes fautes. Ô mon créateur, ô mon Père, daignez m'accorder toutes ces grâces, je vous en conjure par le nom, la passion, et les mérites infinis de notre Seigneur Jésus-Christ, et par ces mêmes grâces, j'implore l'intercession des anges et des Saints et de la Sainte Vierge Marie. Ô mon Dieu, exaucez cette prière, ainsi soit-il.

---

## Ce 30

Ma petite Églantine ! Qu'elle m'est chère ! Hélas, avec quel mélange de plaisir et de douleur je la regarde.... C'est tout ce qui me reste de toi <sup>17</sup>!... Elle me rappelle tes traits et ton enfance, je trouve même déjà en elle le germe heureux de ton charmant caractère ! Mais quand je pense qu'elle ne pourra faire que mon bonheur, et que tu n'auras jamais joui de la douceur d'être mère !..... Quand je pense combien sa grâce et sa gentillesse t'auraient procuré de plaisir ! Mon cœur se serre, et souvent je reçois ses caresses avec un sentiment d'amertume inexprimable !..... Aussitôt qu'elle pourra me comprendre, ma plus grande consolation sera de lui parler de toi, – je veux qu'elle te regrette puisque c'est le seul sentiment qu'elle puisse t'accorder.

---

## Ce 31

Mon Dieu faites que mes talents soient utiles, faites que tout ce que vous m'avez donné ne serve qu'à votre gloire : inspirez-moi que je puisse achever de confondre l'impiété. Si déjà j'ai eu quelque succès, ce n'est pas que je sois digne de soutenir et de défendre votre cause, mais c'est que vous avez voulu pour mieux humilier les impies vous servir de la faible main d'une femme. Ah, que ne puis-je dire comme le prophète Isaïe *Le Seigneur a*

---

<sup>16</sup> Psaume CXXIX, dit *De profundis*.

<sup>17</sup> Anais, deuxième fille de Caroline, est effectivement morte en 1784, peu après sa naissance ; mais Anatole-Charles-Alexis, né en 1786, vivra jusqu'en 1870.

*rendu ma bouche comme une épée perçante ; – il m’a protégé sous l’ombre de sa main. Il m’a mis en réserve comme une flèche choisie, il m’a tenu caché dans son carquois*<sup>18</sup>.

Je m’expose volontiers pour vous, ô mon Dieu, à la haine des méchants. Mes intentions sont droites et pures, nul ressentiment humain ne s’y mêle, je n’attaque qu’à découvert et pour les seuls intérêts de la religion, de la vérité et de l’humanité. *Le Seigneur me fera justice, et j’attends de mon Dieu la récompense de mon travail.* Isaïe<sup>19</sup>.

---

Ce 1<sup>er</sup> février

Que les entretiens des hommes sont vains ! Mon âme a besoin de vous, Seigneur, cette âme que vous avez créée pour vous adorer a besoin de ce vif sentiment d’admiration que vous seul pouvez inspirer. Que puis-je admirer autour de moi ? des vertus toujours imparfaites et toujours trompeuses, des talents frivoles à vos yeux ! Non, je veux remonter à la véritable source de la perfection, je veux aimer sans mesure, je veux admirer avec transport, il faut à mon cœur un objet qui puisse le remplir entièrement, et pour toujours : que puis-je aimer sur la terre, des êtres fragiles, imparfaits comme moi – la mort hélas peut me les ravir..... Oh ! cette seule idée ne suffit-elle pas pour empoisonner tous les charmes de l’attachement le plus heureux..... que de secousses horribles, que de déchirements ce cœur trop sensible n’a-t-il pas éprouvés déjà !..... Mes yeux ont pleuré un père.... une amie véritable et vertueuse... et deux enfants... sans parler d’autres pertes moins accablantes, mais cependant bien douloureuses ! Sans parler des peines cruelles que l’absence et mille inquiétudes dévorantes m’ont causées si souvent.... Enfin j’ai aimé, et

**Fragm<sup>t</sup> de moi fait à Bellechasse après la mort de ma fille aînée – ce 3 mai 1826**  
**D<sup>20</sup>. c<sup>tesse</sup> de Genlis**

\* \* \*

\*

---

<sup>18</sup> Isaïe XLIX,2.

<sup>19</sup> Isaïe XLIX, 4.

<sup>20</sup> « D. » pour « Ducrest », patronyme de la comtesse de Genlis.